

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tout pouvoir politique,
quelles que soient son ori-
gine et sa forme, tend né-
cessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

5 AOUT 1963
NUMERO 361
0,50 F. LE NUMERO
37^e ANNEE

SCIENCE ET EXPLOITATION

La révolution est payante

Si les activités humaines marquent un certain temps d'arrêt pendant la période des vacances, certains faits, annoncés discrètement par la presse capitaliste, doivent retenir notre attention.

Nous apprenons, par exemple, qu'une deuxième station spatiale doit être construite prochainement en Espagne, dans la sierra d'Avila, sous le contrôle de la N.A.S.A.

On ajoute, sans doute pour rassurer les esprits, que « cette station sera consacrée notamment au téléguider du premier vol humain vers la lune ».

Nous ne voudrions pas être pessimistes. Au contraire, nous aimerions avoir foi en l'avenir et prédire à chacun, pour bientôt, le bonheur dans la justice, la liberté et l'égalité économique.

Malheureusement, nous devons également être réalistes. Et nous ne pouvons faire autrement que de penser que l'ouvrage que l'on a décidé de construire dans la sierra d'Avila fait partie d'un vaste plan militaire mis en place pour la prochaine guerre. Car nous n'ignorons pas que toute réalisation technique est astreinte à certaines normes en vue de son utilisation à des fins militaires et l'Espagne, comme la France, est considérée par les Etats-Unis comme une excellente base militaire.

On peut d'ailleurs définir la politique extérieure de tous les Etats, qu'ils appartiennent au bloc américain ou au bloc soviétique, comme une sorte de course à l'implantation militaire et l'aide aux pays « sous-développés » autour de laquelle on fait tant de bruit, dissimule, sous des aspects humains, son véritable but qui se traduit toujours par l'installation de bases militaires et, plus spécialement, de bases nucléaires.

La science, aboutissement de la pensée humaine dans son évolution, sera-t-elle donc le tombeau de l'humanité? Devons-nous maudire le progrès parce qu'il prépare chaque jour et organise très rationnellement notre extermination? Certes non.

Mais nous devons dénoncer l'usage que l'on fait des découvertes scientifiques. Nous devons

montrer comment la science, qui est, ou devrait être, caractérisée par la domination de l'homme, espèce la plus évoluée, sur le reste de la nature, devient, par la soif de domination, la domination de l'homme sur l'homme et l'esclavage de tous. Ce n'est bien sûr pas la science en elle-même qui doit être condamnée, mais l'utilisation qu'en on fait ceux qui se sont emparés à la fois des forces humaines et des individualités conscientes pour les réduire en esclavage par la violence et la duperie.

C'est donc contre la science mise au service de quelques-uns pour asservir la majorité, pour la réduire à la condition de « matière première » ainsi que le fait le patronat que nous luttons et non pas contre la science en tant que conquête de l'homme sur les forces naturelles. Nous ne devons pas considérer les effets mais seulement les causes, car les premiers ne sont que la conséquence logique des seconds.

Nous pensons au contraire que les sciences et les techniques sont susceptibles d'amener l'être humain à la jouissance totale et maximale des plaisirs sains de l'existence, à le porter au plus haut degré de développement et de perfectionnement que puisse atteindre une espèce en tirant tout le parti possible des lois de la nature dans l'intérêt de tous.

Aucune conquête humaine n'est donc valable dans l'immédiat sans l'égalité économique et sociale, et nous approuverons la construction de bases spatiales lorsque chacun aura ce qu'il faut pour vivre et lorsque la haine de classe et l'exploitation étant supprimées par la suppression des classes sociales elles-mêmes, il sera possible de tourner ses regards vers la conquête pacifique de mondes nouveaux.

En attendant, nous lutterons de toutes nos forces contre l'asservissement de l'homme par l'homme et contre le luxe qui est inséparable de la misère, nous dénoncerons la préparation de la destruction partielle ou totale de l'humanité pour la sauvegarde de quelques-uns qui, pour conserver leurs privilèges, refusent de plier à l'évolution naturelle à la-

quelle tous ont contribué, dont tous doivent bénéficier.

L'évolution des sciences et des techniques devrait permettre :

— La gratuité de la plupart des moyens d'existence (habitation, nourriture, chauffage, moyens de transport, etc.).

— La réduction considérable des horaires de travail (le progrès des techniques devant aboutir non pas au chômage comme le fait l'organisation capitaliste de

la société, mais à l'extension des loisirs).

— La fraternité véritable fondée non pas sur un profit quelconque, mais sur le sentiment inné et logique d'entraide qui existe en chacun de nous.

Si les exploités se refusent à adapter l'économie et l'organisation sociale aux réalités scientifiques et techniques, le monde des exploités le fera tôt ou tard par la révolution sociale.

Proudhon, résolument anarchiste, le déclarait à des socialistes qui se prétendaient révolutionnaires ; il opposait la liberté à l'autorité des socialistes d'Etat. Le socialisme de Proudhon se basait sur la liberté individuelle et collective, il n'obéissait qu'aux lois générales de l'économie sociale, il se refusait à toute réglementation gouvernementale, il avait l'instinct de la mission révolutionnaire. Grâce à lui, des militants purent se former et, dans la Commune,

nous retrouvons son esprit libertaire et l'esprit du fédéralisme.

La Commune échoua pour plusieurs raisons ; citons en premier l'inégalité de la lutte entre les forces révolutionnaires de Paris et la force armée des Versaillais, soutenue par les Prussiens ; en second, l'impréparation de la mise en place de l'économie sociale nouvelle ; enfin, et surtout, par la volonté des marxistes qui entendaient que l'émancipation du prolétariat soit soumise à la dictature d'un parti.

L'orgueil et la vanité du marxisme ont porté la ruine au mouvement révolutionnaire de la Commune. Nous retrouvons là, comme pendant la révolution d'Espagne, cette opposition des marxistes à la véritable libération des travailleurs.

Cette reconnaissance d'une autorité gouvernementale, ne pouvant admettre la libération totale de l'homme d'une civilisation décadente, se refusant à la préparation anarcho-syndicaliste, car celle-ci serait la liquidation de tous les pouvoirs et de tous les privilèges, nous la retrouvons toujours chez nos petits bourgeois qui se prétendent libertaires, mais qui sont ennemis de la révolution. Pensent-ils que le capital apportera la liberté au travail sur un plat d'argent ?

Notre point de combat révolutionnaire, présent est l'éducation des militants, leur formation. Une poignée de camarades rompus à la doctrine révolutionnaire, peut entraîner toute une agglomération à la nécessité de la préparation à la révolution, afin que le peuple ne soit pas surpris le jour où elle se réalise. La Commune de Paris ne réalisait, à son départ, que quinze militants... C'est uniquement l'exploitation d'une injustice ou d'une défaite, plus conséquente pour le peuple que les autres, qui peut faire fonction d'étincelle et mettre le feu aux poudres.

D'ailleurs, la technique révolutionnaire a bien évolué et ces coups d'Etat que font les militaires un peu partout, pour prendre le pouvoir et réduire un peu plus le peuple à l'esclavage, ne sont que des mouvements révolutionnaires. Les tactiques évoluent, ce qui ne veut pas dire qu'un coup d'Etat, opération militaire d'une classe, puisse être comparé à un mouvement révolutionnaire d'un peuple. Les militaires entendent prendre le

pouvoir pour assurer leurs prébendes et leur autorité, les peuples pour tenter de gagner la liberté. Le malheur de ces derniers réside en ce que leur impréparation révolutionnaire ne leur permet pas de passer d'une économie capitaliste à une économie égalitaire en un minimum de temps, alors que les militaires qui pratiquent les coups d'Etat continuent à vivre de l'exploitation des travailleurs et ne changent rien aux principes de l'économie capitaliste. Seuls les bénéficiaires de l'exploitation étatiste changent de nom et de titre.

De nos jours, une révolution doit se faire dans le minimum de temps ; en une nuit, postes émetteurs de radios, organes de presse, ministères, polices, corps de mercenaires, chefs militaires, centres de communications, doivent être neutralisés. On conçoit qu'il faut une organisation révolutionnaire très poussée et nous devons reconnaître que nous ne pouvons encore contribuer efficacement à la libération du prolétariat.

Mais prétendre que la révolution n'est pas payante de nos jours, c'est nier l'histoire contemporaine. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître que, partout, le courage des révolutionnaires a permis, le plus souvent, d'atteindre le but fixé. En cette période où le néo-nazisme prépare, un peu partout, ses positions de combat, tenter de paralyser la préparation de libération du prolétariat est faire le jeu des ennemis de celui-ci. La révolution prolétarienne de demain sera payante, car les leçons du passé ne sont pas lettre morte. Nous avons appris que si nous devons lutter contre nos ennemis, nous devons également faire preuve de vigilance envers certains qui se prétendent nos amis et qui ne rêvent, en réalité, que de nous planter un couteau dans le dos. « Aucun raisonnement ni aucune propagande ne seront jamais en état de convertir ces malheureux. Pour les convaincre, il n'est qu'un seul moyen : c'est le fait, c'est la destruction de la possibilité même des situations privilégiées, de toute domination et de toute exploitation ; c'est la révolution sociale, qui, en balayant tout ce qui constitue l'inégalité dans le monde, les moralisera en les forçant à chercher leur bonheur dans l'égalité et dans la solidarité. » (Bakounine, Œuvres V.)

RENE VILLARD

Le moyen légal

Les avions vont de plus en plus vite et il y en a de plus en plus : avions de transport, de voyageurs, avions de bombardement, avions militaires. Ceux-ci ont un avantage particulier : ils provoquent une déflagration assez importante appelée « bang » quand ils dépassent le mur du son. Ce « bang » provoque fréquemment des accidents quand il se produit au-dessus d'une ville, accidents matériels : vitres brisées, cadavres qui se décrochent, murs et plafonds qui se lézardent. Ceci n'est pas le plus grave, « tout étant relatif dans la vie », le plus grave ce sont les accidents psychiques. En effet, ce « bang », qui est un coup de revolver amplifié aux oreilles, provoque, notamment chez les bébés, les jeunes enfants, les vieillards et chez les cardiaques, des troubles qui peuvent être très profonds et ont souvent une répercussion sur le comportement des individus qui en sont atteints.

Des plaintes furent déposées au commissariat de police et à la gendarmerie par des personnes touchées par cette nouvelle calamité. Il leur fut répondu d'écrire au ministre de la Guerre, seul responsable et seul habilité pour trancher la question. Il existe, en effet, deux circulaires ministérielles, l'une du 19 septembre 1962, l'autre du 10 août 1963, indiquant que les personnes ayant subi des dommages par suite d'un « bang » devaient immédiatement informer le ministre de la guerre, qui effectuait une enquête et dédommagerait les personnes atteintes si les faits étaient reconnus exacts.

Cela est bel et bien pour les dommages matériels, encore que nous pouvons penser à juste titre que l'Etat, comme les assurances, sait tendre la main pour recevoir, mais très peu pour donner ; bref, l'Etat vous dédommagera, bonnes gens, si vous avez la malchance d'être atteint par le nouveau mal du siècle.

Examinons la chose sur un autre plan. Que penseriez-vous d'un auto-

mobilliste provoquant de multiples accidents mortels ou simplement très graves, et disant à chaque fois : « Mon assurance indemniserait les victimes » ? Vous estimerez cet homme inconscient et vous trouverez normal que son permis de conduire lui soit retiré ; moi aussi, naturellement. Eh bien ! cet homme inconscient, c'est le ministre de la Guerre, c'est le chef de l'Etat dont dépend le ministre de la Guerre, ce sont tous nos députés qui acceptent sans réagir cet état de fait.

Le chef de l'Etat, le ministre de la Guerre, les députés, tous connaissent les méfaits de ce « bang », tous savent que de nombreux enfants, des vieillards, des cardiaques, sont touchés par ces bruits violents. Ils savent très bien que la majorité des personnes atteintes ne porteront pas plainte ; ils savent aussi que très souvent les troubles « surdités, troubles cardiaques, système nerveux touché » ne se produisent pas forcément juste après l'accident, qu'il s'écoule quelquefois des semaines, voire des mois, avant que les personnes atteintes s'en aperçoivent, trop tard naturellement pour agir vis-à-vis des responsables. Et puis, même s'ils sont indemnisés, cela leur redonnera-t-il une bonne ouïe ? Cela empêchera-t-il les lésions au cœur ? Cela remettra-t-il le système nerveux en état ? Non. Ce sont donc des criminels ceux qui peuvent agir et non font rien : « Non-assistance à personne en danger ».

Il serait peut-être plus simple d'interdire le survol des villes par les avions supersoniques, de voler à plus haute altitude, ou... ce qui serait mieux, de les supprimer. Qui lui dirait, à notre vénérable vieillard, celui qui préside en haut lieu, qui est tout puissant, ou, qui lui dira le mal provoqué par les « bangs » ? Allons, soyons sérieux, il a d'autres chats à fouetter que de s'occuper de « simples faits divers ».

G. PLOU

Faut-il un gouvernement?

Autrefois, lorsque les bandes de guerriers envahissaient les contrées, dévastant les récoltes, incendiant les demeures et assassinant les paisibles habitants, pillant tout sur leur passage, c'étaient les travailleurs, occupés leur vie entière à œuvrer et à produire, qui en subissaient les conséquences.

Le peuple payait les rançons imposées par les guerriers, pour éviter de plus gros ennuis. C'était la loi du plus fort.

A cette époque de guerres perpétuelles d'un royaume contre un autre, les travailleurs étaient réduits à la misère par cette action guerrière et le prélèvement des impôts ; les travailleurs se soulevaient à la force, mais il est inconcevable qu'il leur soit venu à l'idée qu'un tel état de choses, c'est-à-dire l'existence d'un seigneur et maître, puisse être nécessaire.

Depuis, la situation a évolué. Le spectre de la dévastation et de l'assassinat montre paraît s'effacer de l'esprit humain dans les périodes d'entre-deux-guerres, quoique l'on soit continuellement en train de préparer ces fléaux humains, mais les jeunes gens sont entraînés à la discipline, à l'obéissance aveugle et risquent, à un moment donné, d'être transformés en jouets d'un quartier général, d'un chef ambitieux et guerrier.

Tout ce que les anciens guerriers perpétrèrent en assassinats, en dévastations pendant des années durant, nécessite, actuellement, quelques journées. Que dis-je ? Quelques heures sinon quelques secondes pour le « génie » militaire.

Certains travailleurs d'aujourd'hui, éternelles victimes de leur propre inconscience, sont à se demander s'il faut un gouvernement, si un gouvernement est nécessaire pour maintenir l'ordre.

Les doctes défenseurs du statu quo d'affirmer avec la plus grande conviction qu'il faut un gouvernement pour maintenir l'ordre établi.

Pour maintenir l'ordre établi, d'accord, mais pour rétablir la justice et la sécurité de ceux qui travaillent, qui est l'inverse de l'ordre établi, que faut-il ? C'est ce que nous devons examiner.

Pour avoir une guerre, il faut la préparer psychologiquement et matériellement.

Si la location « si vis pacem para bellum » était juste, logiquement l'inverse devrait l'être aussi : si tu veux la guerre, prépare la paix, or, cela est invraisemblable, insensé.

Pour avoir la paix, il faut préparer la paix.

Si pour avoir la guerre il faut un gouvernement, pour avoir la paix, il faudra supprimer le gouvernement, puisqu'il s'agit de deux contraires.

Les travailleurs peuvent-ils s'approprier à supprimer la colossale organisation du gouvernement ? Pourquoi pas ? Ce sont eux qui fabriquent les armements, les prisons, etc. La solution est simple. Il suffit de refuser d'accomplir de telles besognes.

Travailler c'est bien, mais travailler consciemment pour faire quelque chose d'utile. Travailler pour n'importe quoi, c'est dégradant. Travailler pour recevoir un salaire, c'est digne d'esclaves.

Que diriez-vous si on vous invitait à creuser une fosse, moyennant salaire, qui servirait à vous ensevelir une fois la dernière pellette retirée ? Vous demanderiez à réfléchir. Vous préféreriez vous passer de salaire.

Ceux qui travaillent pour la guerre directement ou indirectement (ils sont nombreux), sont-ils dénués de toute réflexion ?

Pour vivre, il faut de quoi vivre et non du travail. L'exploité trouve de quoi vivre à l'aide de son salaire.

Si l'unique but du travailleur est la perception d'un salaire, il est à craindre que, pour avoir son salaire, il soit amené à faire n'importe quoi. C'est pourquoi il faut supprimer le salariat.

supprimer les causes qui obligent le spolié à se vendre au spoliateur.

Ce ne seront point ces derniers qui se dépouilleront de leurs privilèges de leur propre initiative. Ce sont les exploités qui doivent revendiquer leur

J. CAPDEVILA

De tout, un peu

C'est dans le journal *Combat*, sous la signature de Philippe de Saint-Robert, qui s'affirme gaulliste, que l'on a pu lire ces lignes, au sujet de la menace communiste d'hier comme d'aujourd'hui : « Officiellement, on affecte de croire que la menace dont il est question existe encore un peu, et le général de Gaulle ne dédaigne pas, de temps à autre, de décocher une flèche aux « totalitaires » qui sont à l'Est. Mais il s'agit là d'une fausse fenêtre pour la symétrie, car si le caractère totalitaire des régimes communistes européens n'a encore que peu évolué à l'intérieur d'eux-mêmes, nul ne croit plus sincèrement, en revanche, à un expansionnisme soviétique vers les rivages de l'Atlantique. »

On pourrait du reste discuter de savoir si cette menace expansionniste a été, durant la période stalinienne, autre chose qu'un bluff gigantesque auquel les Américains auraient fait semblant de croire afin d'assurer, à la faveur de cet épouvantail, leur colonisation économique de l'Europe de l'Ouest. Car enfin, imaginez-vous un instant que Staline ait pu être assez fou pour faire déferler l'Armée Rouge vers Brest, en un temps où les Américains détenaient encore le monopole des armes thermo-nucléaires ? Il est plus que probable que nous avons été floués.

Eh oui ! cher monsieur, nous avons été floués. Et ça n'est pas fini, malheureusement ! C'est toujours au nom de cette menace fantôme que les pays de l'Europe de l'Ouest s'armant à outrance, et se donnent des régimes réactionnaires.

C'est au nom de cette menace, qu'of-

BLANQUET

CINEMA

PARIS SECRET (film français). — C'est un documentaire, ou plus exactement toute une série de documents étrangers, fort différents les uns des autres, sur un Paris curieux qu'il était difficile même d'imaginer. Il y a bien sûr, quelques passages sur certaines sectes de farfelus, genre adorateurs du nombril et autres rassemblements de doux dingues (adorateurs de la Lune, entre autres), et cela assure le succès commercial du film. Il y a, par contre, d'étranges documents, certains dramatiques, d'autres humoristiques, quelques-uns incroyables dans un siècle et une ville qui se disent civilisés.

Tout n'est peut-être pas parfait, le réalisateur n'ayant pas toujours su éviter la facilité ou l'épate-gogo peut être montée de toutes pièces, mais dans une certaine mesure, il s'agit d'un film courageux, à l'opposé des *Paris by Night* qui circulent de par le monde.

L'EVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (film italien de Pier Paolo Pasolini). — Un évangile où le clin d'œil aux socialistes, communistes, progressistes n'est pas rare. De deux choses l'une : ou le réalisateur est un cryptomaxiste qui veut conquérir la sympathie des chrétiens, ou c'est un chrétien qui s'efforce de raconter l'évangile dans un style susceptible d'intéresser le prolo contemporain. Comme actuellement l'Eglise romaine soigne son gauche, la confusion est fort possible. On nous montre un Jé-

sus-Christ assez révolutionnaire, particulièrement porté sur la revendication sociale... Comme par ailleurs ce film n'est pas sans qualité, il fera sans doute carrière dans les salles paroissiales de choc pour faire la ni-bien sûr, quelques passages sur certaines sectes de farfelus, genre adorateurs du nombril et autres rassemblements de doux dingues (adorateurs de la Lune, entre autres), et cela assure le succès commercial du film. Il y a, par contre, d'étranges documents, certains dramatiques, d'autres humoristiques, quelques-uns incroyables dans un siècle et une ville qui se disent civilisés.

Tout n'est peut-être pas parfait, le réalisateur n'ayant pas toujours su éviter la facilité ou l'épate-gogo peut être montée de toutes pièces, mais dans une certaine mesure, il s'agit d'un film courageux, à l'opposé des *Paris by Night* qui circulent de par le monde.

L'EVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (film italien de Pier Paolo Pasolini). — Un évangile où le clin d'œil aux socialistes, communistes, progressistes n'est pas rare. De deux choses l'une : ou le réalisateur est un cryptomaxiste qui veut conquérir la sympathie des chrétiens, ou c'est un chrétien qui s'efforce de raconter l'évangile dans un style susceptible d'intéresser le prolo contemporain. Comme actuellement l'Eglise romaine soigne son gauche, la confusion est fort possible. On nous montre un Jé-

sus-Christ assez révolutionnaire, particulièrement porté sur la revendication sociale... Comme par ailleurs ce film n'est pas sans qualité, il fera sans doute carrière dans les salles paroissiales de choc pour faire la ni-bien sûr, quelques passages sur certaines sectes de farfelus, genre adorateurs du nombril et autres rassemblements de doux dingues (adorateurs de la Lune, entre autres), et cela assure le succès commercial du film. Il y a, par contre, d'étranges documents, certains dramatiques, d'autres humoristiques, quelques-uns incroyables dans un siècle et une ville qui se disent civilisés.

Tout n'est peut-être pas parfait, le réalisateur n'ayant pas toujours su éviter la facilité ou l'épate-gogo peut être montée de toutes pièces, mais dans une certaine mesure, il s'agit d'un film courageux, à l'opposé des *Paris by Night* qui circulent de par le monde.

CHEZ LES CHEMINOTS

La C.G.T. essuie les paillassons du gaullisme

Le célèbre dauphin de Tournemaine, Georges Seguy, membre du Bureau politique du parti bolchevique et secrétaire de la Fédération C.G.T. des cheminots, se prosternerait plusieurs semaines pour obtenir du gouvernement gaulliste la réintégration des représentants de la C.G.T. au Conseil d'administration de la S.N.C.F.

Chacun sait parfaitement ce que cela veut dire ; nos cégétistes briguent cette fonction d'administrateur de la S.N.C.F., non pas pour y défendre les travailleurs du rail, mais pour encaisser une substantielle « indemnité » qui, pour un administrateur de la S.N.C.F., équivaut à la paie d'un ministre.

On voit clairement depuis des années le jeu de la C.G.T. Alors que ses représentants siègent partout, dans les comités mixtes, à la commission des statuts, etc., alors que des milliers de jours de congés et des indemnités sont octroyés aux cégétistes ceux-ci rient à la discrimination.

La calomnie et le mensonge ne gênent guère nos cégétistes : la preuve, une lettre écrite le 9 mars dernier par un responsable cégétiste à l'un de nos camarades où l'on peut lire : « ... tu sais que la C.G.T., bien que sa représentation ne soit pas contestée — c'est lui qui le dit — n'est pas reçue, en tant qu'organisation, comme l'est la C.N.T. ».

Une telle ânerie ne mériterait même pas de réponse si elle n'avait été écrite par un imbécile sur la dictée de ses maîtres du Carrefour-de-Châteaudun.

La Fédération des travailleurs du rail C.N.T. a été reçue une seule fois par la S.N.C.F. ; c'était le 2 décembre 1947, il y a donc 18 ans que la fédération C.N.T. n'a pas eu de rapports avec la S.N.C.F. alors que dès la prise de pouvoir par De Gaulle en

juillet 1958 les secrétaires de la C.G.T., Tournemaine et Seguy, étaient reçus à Matignon par le général qui n'était alors que président du Conseil.

Il fallait que ces vérités soient dites. La Fédération des cheminots C.G.T., qui, depuis 1946, est entièrement à la remorque du Parti communiste, qui n'a jamais cessé de pactiser depuis cette date avec l'Etat et le pouvoir ne peut pas prétendre avoir le droit de « représenter » les travailleurs du rail.

On sait au prix de quelles combines, de chantages et d'intimidations la C.G.T. occupe la presque totalité des sièges de délégués à la S.N.C.F. Mais on sait aussi que la Fédération C.G.T. des cheminots ne représente plus rien pour le syndicalisme, c'est une baudruche crevée, qui n'entreprend des actions qu'autant que le pouvoir le lui permet.

Demain, Georges Seguy, qui n'a pour ainsi dire guère connu la vie de cheminot, siégera au Conseil d'administration pendant que le lampiste devra se bagarrer pour obtenir un jour de congé au mois d'août. Mais la C.G.T. aura permis au Parti communiste d'avoir un nouveau de ses chefs, payé grassement par « l'Etat Bourgeois », comme ils disent. Le parti de Waldeck Rochet n'en demande pas plus, il s'agit pour lui de combler les trous creusés depuis que la Cinquième lui a fait perdre la moitié des « indemnités » parlementaires.

Mais les cheminots finiront bien par comprendre que le vrai syndicalisme est anarchiste et révolutionnaire. Et la Fédération des travailleurs du rail C.N.T., qui est toujours vivante, reste et restera le pôle d'attraction de ceux qui savent que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

R. J. SOURIAUT

A P U N T E S A N T E N A

FILOSOFIA. (No siempre lo barato involucra desperdicios)

El clima nos enseña. Unas veces nieva; otras el calor es sofocante. No todo ha de ser calor y también es delicioso ver caer copos niveles que dan sensación de ensueño. Depende por el lado que se miren las cosas: miradas en su belleza natural, resulta muy agradable una nevada.

Todos vamos en busca de la felicidad, la que no pocas veces pasa por nuestro lado. Cuando así ocurre hay que hacerle la mejor cara posible y recibirla con alegría. De esa manera puede acabar acostumbrándose a nosotros.

AFINIDAD

La afinidad es cualidad suficiente para poder dilucidar cualquier problema de orden orgánico o ideológico que se nos presente. Máxime cuando entre anarquistas no existe imposibilidad alguna para opinar con toda franqueza sobre lo individual, local, regional o universal, cuando se guarda el debido respeto a la integridad ajena.

¿QUIEN SE HIZO ANARQUISTA ASI?

Abrazó las ideas a título de explotado y antes de amarlas amó la rebeldía contra toda clase de explotación del hombre por el hombre. Más tarde fue pluriuso y consideró al anarquismo el ideal más próximo futuro para toda la humanidad. Las ideas se le fueron adelantando y abriendo paso en su temperamento de una manera firme, hasta llegar a comprender en todas su testitura la frase de oro de Mella: «Más allá del anarquismo siempre habrá anarquismo.»

LOS DEL MONTÓN

Ningún anarquista puede sentir simpatías por no importa que gobernante, ni gobierno, llámese como se llame o se cueleque la etiqueta que mejor le convenga. Quienes admiran al líder son los del montón, los deficientes, los incapaces de amar un ideal que fortifica y exige capacidad de resistencia contra la esclavitud.

SUBDESARROLLO

No faltan quienes imaginan que por medio del autoritarismo es posible lograr el desarrollo de un determinado conglomerado territorial. Nada más falso. La única forma efectiva de desarrollo será conquistada por medio de la revolución social, antistatal, antijerárquica, antidominista y ácrata, y los que de este último ideal se proclaman, de ninguna manera pueden estar de acuerdo con las inocentes creencias de los seguidores del Estado. Y si de alguna manera lo están, es que no cumplen con la bella expresión shakespeariana: ser o no ser.

FIDELISMO

El «fidelismo» es cobardía, fanatismo «revolucionario». Es ser ciego y sordo al sufrimiento humano, ser amante de la cadena y también del mando. En una palabra: ser anti-anarquista.

DEFINICION

Nuestro ideal no puede ser interpretado por traperos que todo lo echan junto y sin discriminación en el saco. El anarquismo tiene que ser sentido y poseer de normas de conducta acordes con sus principios, tácticas y finalidades. No todo es valdero: el mal, la imposición, el fanatismo, lo que no avance en busca de una verdad desconocida, jamás puede ser practicado por la fuerza de la razón y de la solidaridad.

INCONFORMISMO

El inconformismo es siempre útil; pero para ser inconformista hasta

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL

(Viene de la página 4.)

mos el efecto desfavorable de las represiones gubernamentales y el odio de los socialistas autoritarios —entre sindicatos revolucionarios y reformistas había semejanza antagonismo— y acabaremos por comprender que el aislamiento inicial fue grande y si sigue siéndolo todavía. A consecuencia de tantas anomalías, se produjeron dos fenómenos: por una parte, el puritanismo más herético y riguroso; por otra, las tentativas, no logradas siempre, de apartarse del aislamiento.

Los primeros se complacían en pensar que el pueblo iría con ellos; los segundos fueron al pueblo para que éste se le uniera. Aquellos actuaron según su propio punto de vista, consumando actos, individuales o colectivos, que el pueblo no siguió, aun cuando los comprendiera. Tal vez creyó el pueblo que los anarquistas lo harían todo. De todas maneras, el pueblo permaneció quieto. Me refiero a grandes líneas, al período de tiempo que media entre 1877 y 1896. Los otros advirtieron la falta de éxito, retirándose a los sindicatos en Francia y creyendo triunfar al principio en tiempo de Pelloutier y Pouget, culminando posteriormente Jouhaux. Hablo de los años 1894-1914 en Francia. La intransigencia no puede superar o vencer el aislamiento, y la transigencia desemboca en la completa anulación. Raramente se estableció el contacto con las masas. Sólo una o dos veces en Italia cuando Malatesta y en España en diversas ocasiones culminantes. España es el único país donde aquel contacto tuvo carácter permanente por las razones apuntadas.

(Continuad.)

donde se debe ser, hay que ser valiente, lo que en resumidas cuentas pueda considerarse una expresión exclusivamente anárquica. Nadie que no sea anárquico puede ser un verdadero inconformista.

OPTIMISMO

Es posible que si la humanidad no es pulverizada por las bombas atómicas encuentre al fin su verdadera ruta. Así lo esperamos los que a pesar de todo no perdemos la fe en la buena naturaleza del hombre.

A.I.T. y S.I.A.

La SIA y la AIT me parecen las dos organizaciones que deberíamos animar con mayor intensidad en el mundo actual: la una contra todo fascismo: rojo, amarillo o negro. La otra en pro de las conquistas del proletariado mundial antistatal y anticapitalista a un tiempo.

HITLER y FRANCO

Los infinitos militantes del cenetismo exiliado que cayeron en Francia luchando por los Aliados creían combatir así al nazi-falangismo incrustado en la Península como lapa. Lo bochornoso es que algunos gobernantes de hoy consideren al tirano sanguinolento de ayer —amigo de Hitler y Mussolini—, como «aliado» de lo que ayer fue enemigo. Curas, explotadores del hombre por el hombre, militarismo y aprovechados de la politiquería, monárquicos y un sin fin de ratas y ratones adoradores del dios Oro, se han puesto de acuerdo para ultrajar las tumbas de los caídos por la justicia y la libertad.

MURRIA

En los últimos tiempos la murria induce a considerar a muchos que las cosas se hacen solas; que muriendo se está bien. La cosa marcha, pero podría marchar mil veces mejor si cada cual se hiciera cargo de la responsabilidad que llamarse anarquista encierra, porque no hay que olvidar que una cosa es llamarse y otra muy distinta ser. Las ideas exigen una entrega de lo más completa posible. Nuevos o viejos, los hombres y mujeres de la libertad no pueden nunca fallar, pues la base fundamental del ser humano depende de ella: la Libertad. Sin libertad no hay nada que valga mayormente. La esclavitud es materia propia de retrógrados; nada quiere la vida con la cadena y el retroceso y Florencio Sánchez decía: «Esos son cadáveres andantes...» Los retrógrados.



GREGORIO QUINTANA

Venta y alquiler de esclavos

Se reunió estos días en Ginebra el Consejo Económico y Social de las Naciones (des) Unidas, en breve debate en torno a la posible represión a practicarse para evitar la venta de esclavos. Cada año se reúne para estudiar este caso una Comisión especial. Y... decide: reunirse otra vez.

La misma decisión se tomó este año, con el pretexto de que toda la documentación que sobre la cuestión se posee se halla redactada en inglés, lengua, al parecer, muy difícil y poco divulgada, ya que ello ha impedido profundizar en el debate. Se recomendó a M. Mohamed Awad, encargado de elaborar el documento informe sobre problema tan poco conocido, que procurará aportar tal informe redactado en varias lenguas, a objeto de examinarlo en el verano próximo, en 1966.

Una Convención Internacional condenó la esclavitud en 1928. En 1956 se tomó nueva resolución solemne. Hace dos años, la Ecosoc (es el alambicado membrete de iniciales del organismo) adoptó una resolución sin equívocos, en la que se precisaba que «la esclavitud, la venta de esclavos y todas las instituciones dedicadas a prácticas análogas deben ser abolidas». En 1966 se determinará... Aunque puede adivinarse, no nos adelantemos. A lo mejor deciden —y lo cumplen— abolir hasta la explotación del hombre por el hombre. Menudo problema se crearía entonces para exportadores y para explotados... ¿Quién alquilaría nuestros brazos?... Así comenta, aterrizado, mi vecino de asiento en el Metro de París...

De las resoluciones tomadas resulta que en todos los Estados miembros de esa Sociedad de Naciones tan... Unidas, la esclavitud debe hallarse abolida sobre su territorio. No obstante, en los documentos de la Organización Internacional que de este «asunto» se ocupa, se establece que la esclavitud continúa practicándose bajo diferentes formas en diversos puntos del globo.

Los dos países que son especial objeto de las más graves acusaciones son: Arabia Saudita y Yemen. Se da el caso de que se cursó un formulario de consulta dirigido a los 114 países afiliados a la «Internacional». Contestaron solamente 51 a los catorce puntos de interrogación establecidos por el cuestionario, que comienza planteando: «¿Qué medidas legislativas, administrativas o de otro carácter se han tomado o se practican y qué otros métodos han sido o son aplicados para impedir la esclavitud y las instituciones o prácticas análogas a la esclavitud?»

Naturalmente, Arabia Saudita y Yemen no han contestado. El señor Awad afirma que los esclavos vendidos en el mercado llamado «Dakka al Abied», de la Meca, son a menudo torturados. El procedimiento es simple. Los traficantes se presentan como personas que desean realizar la ritual peregrinación a la Meca. Toman personal doméstico o invitan simplemente a otras gentes asegurándoles buen trato y seguro retorno. Se les conduce a través del Sahara, ya sea por el Níger, Tchad o Sudán. Se les hace luego atravesar el mar Rojo y se les conduce a Hedjaz para venderlos como vulgares tocinos. Se ha hecho referencia a precios por categorías: niños, mujeres, hombres. Es decir que se conocen todos los detalles y se sirve al mundo en plato, mediante la cocina de la prensa, los más infimos pormenores del floreciente mercado. No obstante, la Comisión se limita a reunirse cada año, a justificar impedi-

PROPUESTA DE INVESTIGACION

BRUSELAS.—La petición para el envío a España de una misión de investigación de la Oficina Internacional del Trabajo fue reiterada hoy en un llamado conjunto al director de la OIT David Morse, por parte de CISL y la CISL.

Según dicha petición, la referida misión deberá proceder a una detallada investigación sobre la situación laboral que reina actualmente en España, para estudiar los medios que podrían conducir eventualmente, en breve plazo, al libre ejercicio de los derechos sindicales en este país.

SACERDOTES MULTADOS

BILBAO.—Tres sacerdotes vascos que habían asistido a una reunión católica prohibida por el Gobierno en Gatica, durante la cual se produjeron peleas entre manifestantes y guardias civiles, fueron multados con 25.000 pesetas por el gobernador civil de Vizcaya.

Se trata de los reverendos Andrés Manterola, José María Madariaga y Pedro Berrio Tebortua.

NO HAY MILAGRO DE LA MACARENA

SEVILLA.—Un tren arrolló a un autobús en un paso a nivel entre Sevilla y el centro veraniego de Granada, causando la muerte a por lo menos 12 personas e hiriendo a 40, según informes dados por las autoridades provinciales aquí.

La información dice que el autobús se dirigía hacia Granada y fue atropellado por el tren en un paso a nivel cercano a la población de Arahal.

Obras de Felipe ALAIZ «TIPOS ESPANOLES»

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido. En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quiénes» incluido, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

Se dijo que entre los muertos figura el corresponsal del diario «ABC» en Arahal. Las autoridades dijeron que figuran extranjeros entre las víctimas.

NUEVO ACADEMICO

MADRID.—El filósofo y ensayista Julián Marías ha sido recibido en la Real Academia Española de la Lengua, en el curso de una ceremonia que reunió a todos los «inmortales» españoles con la única excepción de su presidente, Ramón Menéndez Pidal, actualmente convaleciente.

Julián Marías pronunció un discurso en el cual hizo un balance del desarrollo filosófico en España y en las naciones latinoamericanas de habla hispanica, con exactitud, precisión académica y claridad de lenguaje. El profesor Julián Marías, uno de los discípulos predilectos de José Ortega y Gasset, es autor de numerosos ensayos y libros, algunos de los cuales, como «Historia de la Filosofía», e «Introducción a la Filosofía» hacen autoridades en Europa y en América.

FRANCO CONVERSA CON JESUS

MADRID.—Francisco Franco inauguró un monumento al Sagrado Corazón de Jesús en el cerro de los Angeles, a once kilómetros de Madrid.

El monumento de cincuenta y siete metros, incluida una estatua de doce metros de Jesús, reemplaza al que fue destruido durante la guerra civil mientras las fuerzas republicanas tenían control del área que ellos después llamaron «Cerro Rojo».

Franco agradeció a Jesús por haber distinguido a España como defensora de la fe católica y misionera del Evangelio en el mundo.

La ceremonia terminó con un mensaje del Papa enviando su bendición a España y al pueblo español. Su Santidad pidió a Jesús que diera a España días de paz y prosperidad y que siempre reine entre los individuos y toda la sociedad.

LA U.D.C. SUAVIZA

MADRID.—La Unión Democrática Cristiana (UDC), que fue fundada en enero pasado como un nuevo partido de oposición activa, ha adoptado una posición menos radical con respecto al régimen del general Franco.

al término de una serie de reuniones que se han realizado en Madrid.

Un nuevo programa en diez puntos, que sustituye al programa de 14 puntos de enero, fue aprobado en esta reunión. La UDC fue presidida por el profesor Jiménez Fernández, y reúne diversas tendencias democráticas cristianas, con excepción del Partido Socialcristiano de José María Gil Robles, que es de tendencia más conservadora.

El nuevo programa reafirma su adhesión a un Estado laico y a una forma de gobierno basado en el pluralismo de partidos políticos, la democracia, la libertad individual y la justicia social. Confirma también su deseo de una «reforma profunda, radical y urgente de la estructura económica del país», pero en cambio, omite declaraciones que contenía el programa anterior, como por ejemplo, que «la tierra debe pertenecer al que la trabaja», o que debe establecerse «un nuevo régimen entre la Iglesia y el Estado, que ponga fin a los privilegios actuales».

Finalmente, el programa declara oponerse a «toda discriminación entre vencedores y vencidos», y predica la colaboración de todos los españoles en la tarea común de renovar el país.

EL MEDIADOR BENITEZ

MADRID.—El rector de la Universidad de Puerto Rico, Jaime Benítez, enviado del presidente Lyndon B. Johnson como mediador en la crisis dominicana, afirma que las tensiones internacionales afectaron a su misión.

En declaraciones que publica el diario «Pueblo», el rector puertorriqueño, que se encuentra pasando unos días en Madrid, subraya que sus gestiones no tuvieron éxito por multitud de razones convergentes, tal vez la más decisiva de todas las desconfinanzas recíprocas, las tensiones internacionales circundantes y la presencia de fuerzas extremistas de derecha y de izquierda, interesadas siempre en imposibilitar fórmulas razonables y constructivas; Benítez dice haber encontrado en Camagüey una persona joven, inteligente, deseosa de ayudar a su país, y que no se negó gestiones con Imbert, «porque mis contactos se circunscribieron a tratar con las personas que, a mi juicio, representaban una esperanza».

Entre los libros incutidos figuran: «El automatismo», por el italiano Alberto Moravia; «La historia de La Infamia», de José Luis Borges, argentino; «Los pastores de la noche», del brasileño Jorge Amado; «La rebelión de los perdidos», de Henry Joerer; «Historia de la Gestapo», por el francés Jacques de la Rue, y «Les mains sales», de Jean-Paul Sartre.

Varias obras de escritores portugueses que pertenecían a la Sociedad de Escritores, que fue disuelta por el gobierno el mes pasado, también fueron incautadas.

EL TRIGO DE LOS HERMANOS

LEON.—Se produjo un incendio en unos graneros de la Hermandad de Labradores y Ganaderos del pueblo de Alveiz. A pesar de la intervención de los bomberos que llegaron de León, el fuego destruyó 30 vagones de trigo que había allí almacenados. Las pérdidas son muy importantes.

EL 1.4 POR 1.000 GRACIAS A LA EMIGRACION

MADRID (Unidad).—El porcentaje de desempleo en España es de 1,4 por 1.000, según declaró el director general de Empleo.

El funcionario añadió que entre las ciudades en las cuales no hay desempleo laboral destaca Palma de Mallorca «donde el porcentaje correspondiente es del 0,5 por 1.000, uno de los más bajos del mundo.

¿OLE?

SAN SEBASTIAN (AFP).—Catorce turistas soviéticos llegaron a San Sebastián, provenientes de Madrid por vía aérea. Esta es la primera desde que finalizó la guerra civil que este balneario español recibe la visita de turistas soviéticos.

Alaiz. Die millones de palabras. Veintiséis años de exilio. Veintiséis veces 19 de julio. Y la esperanza, siempre la esperanza. Aquella maldita que campea señora sobre los muertos de la tierra de España. Sobre dos millones de muertos de España, única esperanza. Tantos artículos. Un millón de artículos cuajados de esperanza y de conceptos. Pero pocos, muy pocos los que le han dicho o que te han echado en cara, como una bofetada: Y tú, compañero, ¿qué has hecho por España? Y pocos que nos hemos preguntado: Y yo, ¿qué he hecho yo por España, por los muertos de España?

El 19 de julio de 1965 vino y pasó. Se han hecho alardes de literatura y de buenos propósitos. Y compañeros de todos los países han preparado las cuartillas para nuestros periódicos. Otro plazo de la deuda pagado. Hacia la victoria y hacia la derrota.

Para los vivos y para los muertos. Hemos dado vuelta a la clepsidra y hemos contemplado el fluir lento e inexorable del tiempo, sin darnos cuenta que España queda sola. Desesperadamente sola. ¿Qué hemos hecho por España?

No es un reproche. ¿Quién puede reprochar a quién? Pero muchas veces pienso que era mejor, mucho mejor haberse quedado en la nieve de Teruel, o en la llanura de Belchite o en un naranjal valenciano. En Madrid, Nadie podría pedirme nada, hoy. A salvo de toda responsabilidad. A mí, combatiente, miliciano de España. Contemplaría impasible con mis orillas vacías el dolor de España y la indiferencia del mundo.

Pero aquí estoy. Aquí estamos. Con nuestras palabras. Millones de palabras. Cansados del exilio y, detrás nuestro, hambre, miseria, campos de concentración, fusilamientos, tortu-

NOTICIAS DE O SOBRE PORTUGAL

LOS INTELLECTUALES HILAN «DELGADO»

LISBOA.—Ciento veinticuatro miembros de la oposición portuguesa, «que apoyaron, en 1958, la candidatura del general Humberto Delgado a la Presidencia de la República, enviaron una petición al jefe del Estado, almirante Américo Thomaz, para que se tomen medidas a fin de garantizar el traslado a Portugal de los restos del general asesinado. Igualmente, los firmantes solicitan la publicación sin restricciones de todos los hechos relativos a este asesinato tal como fueron dados a conocer en el extranjero, así como la reproducción en la prensa del texto íntegro de esta petición.

Entre los firmantes de esta petición, donde figuran abogados, médicos, estudiantes, comerciantes, periodistas, están Cunha Leal, Azevedo Gomes y el coronel Heider Martins, todos ex ministros de antes del «Estado nuevo» y que forman parte del comité dirigente de la Oposición Republicana.

Hay que señalar, además, que la petición dirigida al jefe del Estado se contenía en otra dirigida al presidente del Consejo a la cual no se dio ninguna respuesta, afirman los firmantes.

La petición termina con un llamamiento al jefe del Estado como «Presidente de todos los portugueses y no de una fracción o grupo, como usted mismo lo ha proclamado, para que tome en consideración que el general Humberto Delgado reunió en las elecciones de 1958 «un cuarto del electorado, según confirmaron los propios círculos oficiales».

EL SANTO OFICIO EN FUNCIONES

LISBOA.—Unos 60.000 libros han sido incautados por la policía para «examinar su contenido». Entre ellos figura uno de un escritor argentino.

Dos brigadas de detectives fueron a la empresa editora Europa-América, según su director Lyon de Castro, para incautarse de los libros.

«Congelaron 23 de nuestras impresiones recientes, que se elevan a unos 60.000 libros», dijo De Castro, «pero no sé la razón por la cual se hizo eso».

Añadió que debía notificar a las librerías que esos títulos no se podían vender.

Entre los libros incutidos figuran: «El automatismo», por el italiano Alberto Moravia; «La historia de La Infamia», de José Luis Borges, argentino; «Los pastores de la noche», del brasileño Jorge Amado; «La rebelión de los perdidos», de Henry Joerer; «Historia de la Gestapo», por el francés Jacques de la Rue, y «Les mains sales», de Jean-Paul Sartre.

Varias obras de escritores portugueses que pertenecían a la Sociedad de Escritores, que fue disuelta por el gobierno el mes pasado, también fueron incautadas.

EL PEN-CLUB, ESPAÑA Y PORTUGAL

BLED (Yugoslavia).—La Asociación Internacional de Escritores adoptó por unanimidad una resolución condenando a España y Portugal por lo que llamó falta de libertad de expresión y de movimiento de sus escritores.

La resolución dijo que el congreso «consideró los recientes acontecimientos en los que habían sido perseguidos representantes de las literaturas española, catalana y portuguesa».

La resolución protestó contra la disolución de la Asociación de Escritores Portugueses, la detención de algunos de éstos, la acción contra la lengua catalana en España, y la negativa a conceder visados y pasaportes a escritores españoles que deseaban acudir al congreso. También se refirió la resolución a la «amenaza de

ras. Y un país que espera, España. Incomprensión y sinsabores. Luchas por un incomprensible prestigio personal. Durante veintiséis años, poco más de un cuarto de siglo. Caro y la eternidad. Y el enemigo al acecho. No sólo el del interior de España. Porque España, hoy, como Italia, Francia, Bélgica y los países del norte, es sólo una provincia en el concierto europeo. Y los ojos del mundo están dirigidos sobre España, sobre el movimiento que hizo temblar España y el mundo entero. Están dirigidos sobre este congreso que puede ser el último y el definitivo. Todos esperan el resultado de este congreso. España y la Antiespaña, E Italia y Francia. Y los compañeros de todos los países. Puede ser un redoblar de tambores que llama a batalla o puede ser la misa de requiem para el anarquismo nacional e internacional. La misa de requiem para la dignidad y la conciencia.

No puede ser un cualquier congreso, porque otros congresos en otros países esperan de éste. No puede ser una reunión de hombres dispuestos a pillar por un pretigio personal, de grupos o de federaciones. Es un congreso de delegados representantes del anarco-sindicalismo, dispuestos a hacer trizas el bagaje inútil del personalismo y a encarsarse con el problema único: ESPAÑA. Una derrota en este congreso sería otra victoria del franquismo, y entonces durante muchos años España continuaría siendo una mera expresión geográfica. El enemigo está a las puertas. Que lo recuerden los compañeros. Que lo piense la C.N.T. Y que pueda responder serenamente y positivamente cada delegado, al terminar el congreso, a la pregunta que no admite tergiversaciones: ¿Qué has hecho tú por España?

Antonio PEREIRA

destitución de maestros españoles». Pablo Neruda, el poeta chileno, y Miguel Angel Asturias, el escritor guatemalteco que vive en Francia, solicitaron del Congreso que otorgase apoyo moral a Juan Bosch, escritor y ex presidente de la República Dominicana.

En una de las primeras sesiones, el Congreso eligió presidente al dramaturgo norteamericano Arthur Miller. Fue la primera vez que fue designado para la presidencia un escritor no europeo.

Asistieron al Congreso 500 escritores de 50 países de todos los continentes.

SE ESTRELLA UN AVION MILITAR PORTUGUES: DOS MUERTOS

LISBOA (Prensa).—La agencia portuguesa de Prensa anuncia que un avión militar portugués se estrelló en la región septentrional de Angola. Los dos miembros de la tripulación murieron en el accidente. No se han revelado las causas del mismo.

CARTA ABIERTA INTROSPECCION, NO INTROMISION

«Es a aquellos que dominan sobre los espíritus por la fuerza de la verdad, no a aquellos que hacen esclavos por la violencia; es a aquel que conoce las ideas del universo, no a los que las desfiguran que debemos nuestros respetos.» (Voltaire)

He leído en un Boletín de Londres un trabajo del compañero y amigo L., y la verdad sea dicha, no me ha chocado sino que me ha asombrado.

Asombrar que viene de sombra, es un equivalente en los pueblos primitivos del alma humana, y esta creencia explica el respeto particular que se le tenía a la sombra. Ahn hoy, en el Camerón, cordillera del Africa, cuando un hombre dice: «Yo puedo ver mi alma todos los días», no tiene más que salir al sol y reflejar su sombra, pensando que su alma es su sombra.

En el caso que me ocupa, el alma la refleja la pluma no el sol, y esa no desaparece a la puesta vespertina, sino que continúa al aparecer la luna. Y he aquí que, joven tío y viejo yo, querido L., proyectamos aún sombras con sol y sin él, sólo que estas sombras se catalogan en mala y en buena, o si se quiere, en siluetas confusas y siluetas firmemente perfiladas.

El árbol viejo, amigo L., aún produce frutos, y esos frutos son exquisitos y sanos porque están nutridos de raíces que han absorbido la savia limpia de todo microbio. En el ideal, el viejo árbol que no admitió en su larga vida injertos de ninguna especie, es el que da frutos más sanos y puros, y debiera ser más apreciado, respetado y querido.

Los arbustos idealistas de hoy, jóvenes que ramifican sus ramas por senderos tortuosos proyectando su sombra halagadora al tendero, al fabricante, al patrón, al inconcreto y al duro de plata del tío sentado o al Amadeo, rebotado en la limpia baldosa o en el suelo mármol de un mos trador, con sus dos caras legítimas («legítimas, de qué? que se lo pregunten a Prim y a los fundidores de moneda); ¡vii metal que nada tiene de comparable con el ideal libertario; estos arbustos idealistas, jóvenes de hoy, repito, procuran abrirse paso a codazos limpios contra el viejo, pretendiendo arrumbarlo al extremo del bosque reservado a los escorbos.

Las buenas intenciones no faltan para crear (según L.) ambiente purificado, y en verdad sería purificador que las sombras reflectoras de almas y las plumas que a esas almas reflejan, pasaran al otro lado del río, y desde allí contemplarlos ellos y nosotros. El bosque quedaría limpio de maleza y desmenuado, y la asamblea de los bosques, centenaria en la Iberia, península donde el pueblo era soberano dos veces al año, próxima a realizarse aquí en Francia, daría los frutos sencillos que necesita el obrero español para nutrirse de ideas y de saber conquistar su libertad, y que ya quedaron plantadas allende el Pirineo en la zarzagosa Asamblea o Comicio, de mayo de 1936.

Que sirva esta introspección como desahogo a lo por mí leído y dé aviso por mí parte a los que piden pasar sin que a ninguno de los viejos se nos ocurra impedir o obstaculizar, y si el estilo empleado es baladí, no intrínseco al uso, es a mi vez la manera muy sencilla de decir cosas complicadas.

J. SEVILLA

La ESPAÑA de los MILAGROS

(Viene de la página 4.)

Monde, no quiera enterarse de tal crítica en contra de sus totalitarios procedimientos inquisitoriales.

La revista «Razón y Fe» de la Compañía de Jesús, aboga por un clima de paz y pide a los «vencedores» (?) que actúen como cristianos, por estimar que: «Tenemos derecho a pensar que la dialectica feroz de los puños y las pistolas ha sido definitivamente excluida en las discrepancias entre los españoles».

Tarde y con daño se está cumpliendo el vaticinio de Unamuno; los que vencieron no han logrado vencer. El régimen fascista de España es repudiado, odiado por la mayoría de los españoles. La España de los milagros demostrará al mundo que supo redimirse de la tiranía y de todos los comités de no intervención, que sólo deseaban apuntalar al capitalismo y la explotación de los trabajadores.

J. CATALA

Barcelona.

CERCA DEL CONGRESO

Un pequeño ejemplo a imitar en grande

El pasado domingo 18 tuvo lugar en París la Plenaria de la Zona-Norte, convocada a petición de varias FF. LL. que en su perspectiva local veían breves pero acuciantes problemas orgánicos de actualidad. A juzgar por las cartas y los comentarios que preceden a todo comicio nuestro, el clima en que se iba a desarrollar podía, incluso, ser tormentoso. En una de las motivaciones adjuntas al temario sugerido se apuntaba la necesidad de coordinar las cosas y las intenciones para la lucha oral del Congreso. Después de la racha de boletines purulentos, tras las sutilezas del S. I. y las denuncias polémicas, este Comicio se anuncia bajo malos auspicios. La militancia de la Zona-Norte no ha querido sentirse ajena a esos vientos, a esos cerros malos que corren, con razón o sin ella, por la ancha geografía del destierro. A pesar del equilibrio moral que siempre ha caracterizado las relaciones de nuestras FF. LL. y las ramas vieja y joven, unas minorías sensibles a la campaña atizada desde fuera, parecían dispuestas a imprimir aquí también a las cosas un tono polémico, desestabilizado, exigente, agrio y hasta disolvente, como recomendaban ciertos artículos insertos en los boletines internos y externos en mala hora aparecidos.

Apenas iniciada la Plenaria se produjo fulminantemente el primer chapazo pasional. Los ánimos estaban excitados. En una atmósfera auténticamente confederal y anarquista el hombre discute, pero no disputa... Sin entrar en materia no podía surgir, tampoco, la discrepancia si no era en virtud de una predisposición anímica artificial, ajena a la buena voluntad y conciencia militante de todos los reunidos. Bastaron cuatro palabras de cordura y un minuto de reflexión para que inmediatamente todo entrara en el orden de un debate digno de la historia, de la C.N.T. y de sus viejos y nuevos militantes que la sostienen en el exilio.

Las quejas, las críticas, contra la obra de la Comisión de Relaciones son expuestas breve y francamente por varios delegados, que traducen, al mismo tiempo, un cierto espíritu de revancha por los ataques de que, también, son víctimas ciertos amigos suyos que ocupan cargos revelantes en el organismo general. Pero difieren las causas y las personas. Se puso muy en boga el atacar a los Comités representativos cuando sus miembros no placen a nuestras simpatías, como ocurrió al equipo Santamaría-Borraz. Es una moda nociva que había que desterrar de las prácticas confederales. Algunos de los que la iniciaron se quejan ahora de sus efectos.

La Comisión de Relaciones de la Zona-Norte contestó cumplidamente a cuantos requerimientos se le hicieron respecto a la aparición y vicisitudes de «Mi Tierra», al nivel de cotizaciones, al eterno complejo del voto, a la convocatoria de la Plenaria, etc. La sesión se extendió hasta cerca de cuatro horas largas que resultaron breves por la claridad, la amabilidad, la impetuosidad y la respetuosidad de los debates, en que se desarrollaron los recíprocos. Contrariamente a las presunciones, no hubo truenos ni relámpagos; nadie se rasgó las vestiduras ni se dieron portazos de iracundia. Y eso

que estaban allí los «viejos y los jóvenes», los «clásicos y los modernos», los «ortodoxos y los heterodoxos». En realidad lo que hay en el fondo de todo... el corazón de la militancia anarquista de la C.N.T. es una reserva moral enorme para resolver sus conflictos internos, sus querellas de familia, de manera que si ha de haber algún perjudicado sea siempre el enemigo común. El enemigo común de la C.N.T. es hoy interiormente el «separatismo» militante y exteriormente la dictadura fascista de Franco.

Por sí, en el orden moral, fuera útil a los que ya se hallan en el umbral del Congreso, brindamos, a través de las páginas de COMBAT SYNDICALISTE este pequeño ejemplo de la militancia anarcosindicalista de la Zona-Norte. Compañeros: hay que desarmar al pesimismo demostrado que la C.N.T. y el anarquismo militante son todavía muy ricos en cualidades éticas para resolver los graves problemas de la hora sin «duelos ni quebrantos». La unidad orgánica que se selló en Limoges ha de ser ratificada, una vez más, en Montpellier, y el triunfo de la causa revolucionaria y libertadora por que abogamos los cenetistas desde 1939, plenamente confirmada en Madrid en fechas más o menos próximas.

C. LIZCANO

Como médicos en consulta

SIN ningún humorismo, nos viene a la memoria en estos momentos de tantas recetas, aquella consigna de la comarcal jerezana que decía textualmente: «La niña, gravemente enferma, urge operarla». Esto era, naturalmente, nuestra respuesta, caso de estar dispuesto a ir al movimiento, que por aquella fecha, 1932-33, se preparaba.

Indudablemente, que a nada viene a cuento este recordar nuestro si no diferíamos que hoy la niña, ya madre, no la creyésemos gravemente enferma, o mejor dicho, envenenada, y que su salvación depende de una operación urgente, cortando por la sano.

Supongamos que hayan sido sólo veinticinco años (que más vale decir treinta y pico), de enfermedad, llegando a esta conclusión: los alimentos que a nuestra madre hemos suministrado durante la guerra y después de ella, fueron de tan malas condiciones, que ahora el bisturi deberá emplearse sin otro remedio.

Imposible adivinar cuáles son las intenciones de todos y cada uno de cuantos nos reclamamos hermanos, o en todo caso parientes de la misma familia. No sabemos, si cambiando de médico de cabecera, y hasta de clima, como se insinúa, sería beneficioso para la salud de nuestra madre enferma. La mejor medicina es la de evitar el contagio, y antes la enfermedad. No parece sino que jamas pensamos en esto, para suministrar después al doliente yerbajos cocidos que no restablecen la salud de que siempre gozara nuestra madre.

Quiénes pudieran pensar, y hasta

(Viene de la página 4.)

Cada municipio puede llevar una estadística de cuantos vecinos lo compongan, y así sabrá las necesidades del poblado o pueblo. Los diferentes oficios y profesiones, perfectamente organizados, podrían, con la estadística de las necesidades, producir lo necesario o más que se necesita para el consumo. Así, cada oficio cumpliría su función: el campesino, el carpintero, el albañil, el médico, el minero, el ferroviario... y cuantos se dedican al trabajo útil y por tanto necesario. ¿Se considerarían necesarias para estos las federaciones de industrias? ¡Ah! Esta es una idea que yo no rechazo de plano, pero sí digo que la considero ociosa si se admite la autonomía del municipio como base medular del nuevo sistema de convivencia social en la federación de municipios integrados por oficios y profesiones. Para los que aún no se convencían y creen en la necesidad de las federaciones de industria, diré que no entablo polémicas: me limito a señalar el hecho por considerarlo una retención.

Los municipios llevan la estadística de todas las personas que los constituyen: éstos estudian sus necesidades. Si éstos estudian sus necesidades, éstos determinan los locales que necesitan para abastecerlas, en donde las especies serán clasificadas para la distribución y consumo. Los gremios, u oficios, o profesiones, determinan el trabajo y modo de realizarlo para que sea más grato. La relación entre sí de todos los municipios, y con ellos la de los gremios y profesiones, abarca toda la vida del país y la del mundo. Veamos, por ejemplo, cómo se desempeña la función de una industria complicada: el transporte. Es indudable que por no bastarse a sí mismo el hombre, acude a su organización en sociedad, de la misma manera que por no bastarse a sí mismo un pueblo, busca la relación con los demás. Púes en la relación y reglas está el sistema y doctrinas que regulan la convivencia armónica. Establecido el sistema, surgió la necesidad del transporte. Caído el sistema capitalista, el transporte ha de cambiar fundamentalmente su estructura, porque está montado sobre un ple burges, ajustado a su economía. No admitiría así, se nos figura que es debido a tener una mentalidad semiburguesa y semirevolucionaria.

Hemos dicho que los municipios regulan las necesidades de los pueblos por medio de las estadísticas, que en sus asambleas las muestran a los gremios para que éstos regulen la producción por medio del trabajo. Que así no faltará—no debe faltar—nada para el consumo. Pues las asambleas de municipios, mostrando sus necesidades y su producción, regulan el cambio, ya que sus boletines y los periódicos y las revistas dedicados a la economía, señalan la producción existente de manera exacta, ya que la ocultación desaparece con la desaparición del Estado burgués, y se sabe cuánto puede ceder cada municipio para el cambio de aquellas materias que no producen o producen con escasez. De este modo, los trabajadores del transporte, en posesión de las estadísticas, se van poniendo de acuerdo con los pueblos para llevar y traer sin más complicaciones en el cumplimiento de su función. En todo momento, con el elemento poderoso de la prensa, todo el mundo sabe al día el desenvolvimiento de relación y cambio en la marcha social.

✱

Acoplado así el sistema, la división

urbana en poblados, aldeas, villas,

ciudades, capitales y metrópolis, no

tiene razón de ser por falsa, por anti-

social y antihistórica. Esta diferencia-

ción de pueblos responde a un siste-

ma que se basa en el privilegio de

un Estado que clasifica la justicia.

Para nuestro sistema no nos sirve,

porque la justicia será igual para to-

dos, en gracia a que los pueblos ten-

drán una arquitectura que haga la

vida tan grata que nadie sienta el

deseo de desplazarse a otro pueblo

buscando diversiones y recreos que el

suyo falte, como ocurre hoy entre

el campo y la ciudad. El albañil no

construirá palacios para otro y para

él pedirá: construir, con arreglo a

su potencia creadora, basamentada en

la escuela de Bellas Artes, casas hi-

giénicas rodeadas de jardines, donde

por los cuatro costados pase el aire,

la luz y el sol, dando la sensación de

nidos donde la tranquilidad espiritual

sea nuncio de todas las venturas. Po-

drá cambiar de residencia circunstan-

cial o permanente, quien por razón de

salud u otras causas lo necesite, pero

RODAMA

HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación)

CONSPIRACION DEL SILENCIO

A pesar del trabajo de casi medio siglo de este pensador, sus proyecciones intelectuales no adquieren el ámbito ni la resonancia debidos. En su propio país, la Francia que se precia de levantar la antorcha de la libre expresión del pensamiento, muchos lo ignoran y otros simulan desconocerlo. No es extraño, entonces, que en otros países, la mayoría de los intelectuales, literatos, filósofos y profesores, sigan también ignorándolo.

A propósito de este silencio y esta ignorancia alrededor de la obra magna que recordamos, se comprenderá que obedecen a la rebeldía del autor. Con sus obras «El crimen de obedecer» y «La matanza de las amazonas» empezó a hacerse el vacío, el cual culminó en la indignación que produjo con la publicación en revistas llamadas de vanguardia de su libro «Prostituidos». Hubo que esperar, para que el nombre de Han Ryner se expandiese, a que la juventud literaria lo proclamase «príncipe de los cuentistas» en la elección iniciada por el diario «El Intransigente» y presidida por el escritor J. H. Rosny en el justo homenaje que se hizo a este singular talento en el año 1922. Claro que tal homenaje ni el título de «Príncipe» podían evanecer a nuestro amigo, quien se hallaba muy por encima de esos juegos literarios y aceptaba, con su hermosa sonrisa de gran ironista, tales muestras de simpatía y de reacción contra un ambiente de verdadera prostitución social.

Si, porque los prostituidos son todos los artistas que se venden y ensucian condicionalmente su pluma, su pincel, su lira o su cínzel. Y especialmente los periodistas mercenarios, los lacayos gaceteros y toda la fauna abigarrada y servil de los privilegios. En «La matanza de las amazonas» se muestran las damas de los salones literarios... verdaderas prostitutas y émulas de los prostituidos, a las cuales escriben sus libros sus adoradores. Contra toda esa yeguada en celo, exacerbada por el prurito literario, arremete la pluma acerada y artista, recta y sincera de Han Ryner. Estos dos libros motivaron contra él esa «conspiración del silencio», método antiguo y moderno para intentar asesinar la expresión libérrima del pensamiento insumiso.

LA ETICA DE HAN RYNER

Se puede sintetizar en dos palabras: independencia y generosidad. Por la primera puede afrontar, sin temor, los repudios clamorosos o el silencio hostil, y generosamente puede dar a los hombres toda la belleza que siente vibrar en sí mismo. Arremete contra todas las mentiras y denuncia las fuerzas perversas y los deseos malos. Y al manifestarse como hombre independiente, no contento con haberse liberado mentalmente a sí mismo, quiere ayudar a los demás en este supremo esfuerzo. Las palabras rebeldes lo acucian y siente una amarga indignación ante la existencia degradada de sus contemporáneos. Pero la sociedad autoritaria no perdona y siempre persiguió a los pensadores que osan expresarse libremente. Por eso, Han Ryner vivió en una buhardilla y, en ese rincón, que no era precisamente una «torre de marfil», pudo hacer provechosas reflexiones sobre la vanidad de las aspiraciones del vulgo.

Pero, cuando el tiempo era bueno y el sol brillaba en los muelles del Sena, que divisaba desde su ventanuco, salía a escribir en pleno campo. Mas este aislamiento, tan rico y fecundo, duraba poco, porque él era pobre y la época era implacable. Este filósofo que publicó tantas obras geniales veía blanquear su barba sin poder trabajar en verdadera paz. De todos modos vivió sin desfallecer y jamás vendió su pluma y menos su conciencia.

«Todo obstáculo que impide el libre desarrollo del hombre debe ser suprimido. Y si el hombre debe realizarse en completa libertad, necesita estar provisto de una mentalidad liberada. No hay evolución efectiva más que en un medio libre o liberado. Todo lo que ayude a esta liberación intelectual debe ser buscado para luchar contra todas las influencias dominadoras. Porque el valor más eficaz es la conciencia individual, que no se apoya en dogma, tradición o voluntad exterior, sino en el propio esclarecimiento.» Hay Ryner odia las religiones porque deforman la vida y no son sino un medio de dominación de los ambiciosos, porque ellas anatematizan la belleza pristina y santifican la fealdad de las tinieblas en la intransigencia de sus dogmatismos.

Cuando las diversas religiones chocan en sus pretensiones y en sus intereses personales, Han Ryner exclama: «Competencia desleal», y se sonríe. Pero también adquiere el tono áspero de la invectiva: «Dios, no conozco tu existencia. ¿Por qué medios saben más que yo tus sacerdotes o tus intérpretes? Si ellos afirman cuando yo niego, es quizá porque obedecen unos a la sinceridad del eco, pero los otros tienen la ambición evidente de conducirme y de explotarme...»

«La ciencia, madre del determinismo, es hija de la libertad. Las morales que traban y deforman al hombre no pueden engendrarse sino servilismos. Obedecer es siempre repugnancia y cobardía.»

«Buscar en la metafísica la regla de vida es como pedir al espejismo la calma de la sed, modelar la existencia en el ensueño y transformar la conducta en sonambulismo, construir el indispensable abrigo sobre la vaga flotación de las nubes.»

LAS FUERZAS DESTRUCTIVAS DE LA SOCIEDAD

Bien las conoce Han Ryner y, para condenarlas, comienza con este ejemplo: «Cuando la esclavitud se hizo odiosa a las semiconciencias, que es como decir a las masas, para satisfacer a éstas se inventó la servidumbre feudal. Después, al nacer el capitalismo, al asalariado se le halaga con la libertad política, y el problema sigue siendo el mismo: vivir de apariencias.»

Con referencia a la patria, al Estado y a la violencia organizada, nuestro amigo coincidió con todos los grandes pensadores que le precedieron y que no escatimaron razones e ironías para combatir tales monstruosidades. Han Ryner llega al sarcasmo y a la mordacidad anárquica, aunque jamás pierde la serenidad del filósofo que razona y demuestra la devastación de estas plagas sociales. Y sintetiza todo su horror por los instrumentos del Estado, militares y jueces y para todos los que no saben más que ordenar y condenar, y dice: «No podré jamás tener el derecho de considerar a una persona como un medio. Sólo puedo pedir a las personas servicios que me acuerden libremente, por benevolencia o por reciprocidad.»

LA BANDERA CANADIENSE

Y EL LIBRO DE PIERRE BERTON

IPOR fin, por fin!, exclamaron todos los ciudadanos patriotas canadienses, el Canadá posee su auténtica bandera. Esta fue izada con todos los honores en presencia del primer ministro Pearsons y ante un público entusiasta —nos reveló la prensa de la nación.

Para dotar al país de este estandarte, símbolo de independencia nacional, se requirieron meses y meses de reuniones parlamentarias y no menos discusiones violentas por parte de la oposición dirigida por John Diefenbaker, líder del Partido Conservador. Este hombre político no quiso aceptar que el pendón del país fuera representado por tres hojas de arce cuando con una era suficiente, y que los colores azul, blanco y rojo fueran reemplazados por otros. Este desacuerdo motivó los debates que deberían prolongarse durante un año, para que finalmente la bandera ondeara con una sola hoja de arce y los colores rojo, blanco y rojo, mientras quedaban pendientes problemas de máxima importancia que reclamaban una rápida solución del Parlamento entre los que figuraban la abolición de la pena capital.

Esta bandera, símbolo de una independencia ficticia, está mantenida en su bodega por cincuenta estrellas americanas y algunas de la U. K. S. Sus hermosos colores, rojo, blanco y rojo, no desplegarán todavía hoy su belleza y resplandor por impedírselo el viento de los intereses americanos e ingleses de los cuales respiran hoy el oxígeno.

Para la mentalidad del canadiense medio, este acto simbólico del gobierno federal es de máxima significación, pues de ahora en adelante ondeará majestuosamente en todo edificio la verdadera bandera nacional, al tiempo que podrán manifestar: «Estamos dotados de auténtica

bandera, luego somos independientes...»

✱

En nuestro trabajo anterior, decíamos que el libro de Jacques Hébert «J'accuse les assassins de Coffin», había influenciado grandemente la opinión pública para que ésta, a su vez, hiciera presión en la actitud pasiva del gobierno sobre la abolición de la pena de muerte.

Hacia algunos meses atrás los periódicos del territorio llenaron sus primeras páginas dando a conocer el libro de Pierre Berton, periodista, escritor y comentarista, al mismo tiempo, de la televisión en Toronto. El título del libro en cuestión es el siguiente: «The Comfortable Pew of the Church». En él, su autor critica severamente a la Iglesia y muy particularmente a sus representantes, a pesar de sus opiniones muy particulares sobre la creencia en Dios.

Este suceso puso en ebullición los ánimos de los eclesiásticos, quienes se vieron obligados a intervenir contradiciéndolo y públicamente sin resultado positivo, los justos razonamientos de Pierre Berton, expuestos valientemente en su ya mencionado volumen, en donde pone al descubierto las actividades subjetivas de los dignatarios de la Iglesia.

A primera vista, este acontecimiento parecía no tener importancia mirándolo desde balcones de países extranjeros y libres de toda tutela clerical; sin embargo, en Canadá, tiene un valor real y moral de vastas proporciones, si nos paramos a analizar su constitución política, cultural y religiosa. De nadie es desconocido e ignorado que este país ha estado y está todavía hoy dominado y sometido a la influencia e intereses del Vaticano. En donde una gran mayoría de ciudadanos cumplen humildemente con los deberes y derechos encomendados por la Iglesia, llegando en ciertas ocasiones al extremo de un fanatismo sin límites que pone en peligro la libertad del libre pensador. Aunque es verdad que desde hace algunos años atrás la dominación clerical viene cediendo terreno, no es menos cierto que ella continúa arbolando en cierto modo y muy particularmente en la provincia de Quebec (pues quien haya seguido el debate del proyecto de la ley 60, se habrá podido convencer del trabajo jesuita de los príncipes de la Iglesia), los destinos de la nación, principalmente en la estructuración de la enseñanza que descansa sobre bases confesionales.

Por tal motivo, el libro de Pierre Berton es un aporte digno al progreso de este país en cuestión de despertar la mente durmiente por el virus fascista, al tiempo que marca la pauta a seguir para que el pueblo del cual él forma parte pueda por su propia voluntad juzgar el bien y el mal sin imposición ninguna.

Los eclesiásticos han intervenido con fuerza para denegar la veracidad a lo manifestado en «The Comfortable Pew of the Church», pero su autor supo con gran inteligencia contrarrestar las maniobras de los representantes de la institución cavernícola, que por todo medio intentaron desacreditarlo ante la opinión pública. Los estudiantes universitarios en su gran mayoría han manifestado en favor de Pierre Berton.

Desde hace algún tiempo, este país viene juzgando severamente a la Iglesia y después de haber sido dominado por su espíritu embrutecedor desde hace siglos, su prestigio actualmente va en desperjuicio paulatinamente, siendo muchos ya los espíritus libres, los que intervienen valientemente para arrebatárselo lo que injustamente y por medios ilícitos y violentos se apropió: la libertad de conciencia y de instrucción.

Se esperan en este joven país impresionantes acontecimientos que cambiarán los métodos actuales de sumisión al Estado y a la Iglesia por parte del pueblo. Hoy ya, después de siglos de haber sido rector de la Universidad de Montreal un eclesiástico, este puesto lo ocupa un laico de renombre: M. Roger Gaudry. Esperamos que sepa cumplir con su deber...

F. ALVAREZ FERRERAS

CONFERENCIA EN BEZIERES

Se pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes que el día 15 de agosto, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero PONTAURA, quien desarrollará el tema: «El problema social de España y del mundo ante la conciencia libertaria».

El acto tendrá lugar en la C.N.T.F., Caserne Saint-Jacques.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones UMBRAL

Le Gerant responsable

J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

(Continuará.)

SINGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-44
Redaction et Administration
BORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.O.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.
24, r. Ste-Marthe, Paris, X*
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA C.N.T., NOSOTROS Y OTROS

NADA hay tan híbrido y cargoso como la demagogia. Es un gas especial para el hinchamiento de globos liderescos y programas sin contenido apreciable, cuando no despreciable. El lerrouxismo fue un caso típico de ostentación baldía. Ni en sus mejores tiempos pudo ofrecer una concreción programática satisfactoria; falta de que, el lerrouxismo se entregó a la más infucunda de las demagogías. Para presumir jefatura super, Lerroux prescindió de la doctrina caudal de sus antecesores federales. Después de Pi y Margall, el republicanism sólo ha dicho palabras electorales, siendo Lerroux, falso revolucionario político, el divo más electorero de la República. A falta de nomen se sirvió del pío: como las cotóras. Otros partidos nacen y mueren —esto último precocemente— en gracia a la impulsividad verbórea —hablada y escrita— de sus progenitores. Carentes de base popular, esos líderes en agraz suelen medrar y agitarse en el seno de un organismo madre, al cual critican, del cual nada reconocen, y a cuyos compañeros inveciaban porque no poseen el don de «ciralotodot» que a ellos les distingue. Lo esencial en ellos es salirse «de madre» con efectivos iniciales de partido que, fuera del organismo idóneo, no fueron capaces de conquistar. El P. C. español tiene ese origen, y otra formación marxista, igualmente.

La demagogia es vituperable por lo que corroe o desestima los estados de conciencia. Toda corriente dirigida, izquierdista o derechista que sea, no necesita adhesiones pensantes, sino soldados. Al Comité, al Jefe, no se les discute: se les obedece; tanto en la Italia, en la Alemania, en el Japon de ayer, como en la España, en el Portugal y en la URSS de hoy, y en la Camelandia de todos los tiempos.

Donde no hay propósito noble ni objetivo alto y generoso, se desarrolla impetuoso, el recurso de la demagogia. Los cuadros se agitan, los líderes peroran, y los adictos secundan en el alard y aplaudiendo, sin una comprensión que les necesiten. Lo han dicho los «arriaba», y ello hasta. El franquismo no aplicó un remoque estúpido, «rojos», y ahí lo tenemos arrolladoramente aplicado. ¿Qué indica ello? Ruido y repetición intensivos; posesión absoluta de la Prensa, de la Radio, de la Televisión, de los puestos clave de la imposición y de la propaganda.

Por fortuna, la C.N.T. básica, idealizada, no necesita el cultivo del bluff, la deshumanización de su predicado. Con propósito claro (la emancipación total de la clase proletaria) y objeto preciso (la restitución de los bienes del trabajo a los trabajadores, en aras a una igualdad social), nuestra acreditada sindical no precisa estados de alteración nerviosa, de cerrazón mental, de adhesiones

personales interesadas, de poses alisonantes con miras a la adaptación al régimen de turno o de aplicación al sol que más calienta. Nos imaginamos, en el mejor de los casos, las músicas de regimiento que inducen a marcar el paso, y a los fuegos de artificio que exaltan hasta el paroxismo a una multitud que dentro de diez minutos estará enfriada.

Nosotros no tenemos demagogia por estar dotados de una doctrina real y beneficiosa para todo el mundo, y que damos en llamar Comunismo Libertario. Por ella está en pie la C.N.T., y por un anarcosindicalismo parejo constó en la vida pública del país el internacionalismo del siglo XIX. Mírese atrás para asombrarse de nuestra historia, eso, Historia, todo lo contrario de la balumba, del vocerío, de la inconcreción, del oportunismo. Y porque tenemos crédito real, histórico, con gaje de porvenir, se ocupan ya de lo nuestro historiadores imparciales, sagaces, honestos, que cuando observan con lupa las páginas españolas del siglo, ven U.G.T. en una parte, y C.N.T. en otra, pero nunca esa proliferación de partidos y partidillos que en sus propagandas incisivas suelen ignorarnos («La C.N.T., ¿qué es eso?»), porque ellos son el ombligo del mundo, no siendo más que buena voluntad en unos casos, y demagogia siempre.

Nuestra sindical no tiene ficción, puesto que los hechos la

cubren. Y ¡ay del día en que la C.N.T. necesite ruidos, incienso y pancartismo! Se habría desprendido de los corazones populares para engancharse en los cuernos de la luna; se habría desprovisto de su seriedad característica para integrarse al terreno de la comedia política. Política, en el sentido de descomposición moral, de apariencia radicalista, de regresión de valores, de griterío, de pagaya.

Guardémosnos, compañeros, de propalar a la ligera que nuestra línea social está sobrepasada, de nuestro ideario está pasado de moda. El mundo social y político actual es inferior a la situación pública española de mayo de 1936, con la adición venturosa del arranque revolucionario-colectivista del mes de julio siguiente, cuyo ejemplo no tiene par en la URSS, en la China, en Cuba, ni en el propio Israel, cuyo ejemplo —éste— es el que más se acerca al nuestro. Cuando gente exterior observadora se detiene a historiar nuestra gesta de los siglos XIX y XX, sería impropio y absurdo que de nuestro propio seno emanaran voces de desolación y semiarrepentimiento.

En la C.N.T. es incomprensible el specimen planifera. Sin ríptos ni quejas, nuestra sindical siempre se ha mantenido en el puesto que le correspondía. Seamos los cenetistas supervivientes tan firmes y constructivos como nuestros coparticipes y antecesores.

LA ESPAÑA DE LOS MILAGROS

El comisario nacional del Plan de Desarrollo, López Rodó, en una reunión del «café de redacción» del diario Pueblo, de Madrid, señaló que el incremento en el precio de la carne había influido de un modo decisivo en la elevación del coste de la vida y, claro, se refería a España la

Paciente. En una entrevista televisada, el presidente del Sindicato de Ganadería, Manuel Mendoza, ante las cámaras de la Televisión española empezó diciendo: «El hombre del campo se encuentra sin horizonte ninguno. No sabe que hacer: si irse a Alemania o quedarse en el pueblo para malvivir, para no poder vivir». Añadió como sin darle importancia a la respuesta: «La dieta alimenticia de los españoles no permite culpar a la carne de la subida de la vida. Veinticinco kilos por habitante y año parece difícil que alteren un presupuesto anual».

Se olvidó de manifestar que los catorce millones de turistas que visitan España no comen carne. Mi ilustre paisano, el ministro de Comercio, A. Ullastres, en el discurso inaugural de la Feria de muestras de Valencia, dio cuenta de que unos 45.000 millones de pesetas más que en 1963 habían sido empleadas por los españoles

en 1964 para adquirir productos alimenticios; pero no porque se hubieran consumido en más cantidad, sino porque se habían pagado más caros los mismos productos.

Ese tripode de personalidades del régimen que se acusan y contradicen, que ponen al desnudo la realidad sin progreso de la vida social y económica de España, nos permite saber que: el ganado vacuno, en relación al año de 1931, en 1963 había descendido en un 13,4 por 100; el ovino en cerca

por Jordi CATALA

de un 21 por 100, y el caprino se había reducido a la mitad de producción.

Los televidentes españoles hemos podido escuchar, oír el resumen del discurso que contestando preguntas intencionadas manifestó el jefe de los sindicalistas ganaderos: «Los transportes son caros y precarios (dos transportes de ganado)».

Por último, y como factor importante, aparece una serie de intermedios, que interpuestos entre productores y consumidores, forman nopolio a escala de mayoristas y minifundio irrentable en el escalafón del detallista».

Así anda la vida de trabajo y producción en la España del Milagro que ha celebrado sus veinticinco años de paz y de dictadura fascista. El admirador del duce y de Hitler le ha confesado a su visitante Goldwater que la lucha de los estudiantes fue una quemazón, de primavera, y el último secretario general del SEU, elegido por las autoridades glaciales para aplicar el decreto del 5 de junio de «democratización» del propio SEU —decreto rechazado por una junta clandestina de delegados de once de los catorce distritos universitarios de España—, el señor Maeso ha dirigido una carta pública a los estudiantes en la que se pone de su parte y declara que «la nueva reglamentación es antidemocrática y no refleja ni las aspiraciones de las asambleas libres, ni las de los dirigentes políticos del SEU». Veremos si se impone el decreto o si apechuga el gobierno en clausurar todas las Universidades de España.

Otro milagro, lo ha sido el gesto rebelde y valiente de los chicos de la prensa. En respuesta a las sanciones aplicadas al corresponsal del diario Le Monde, José Antonio Novais, y la prohibición de que circule por la península, el diario de París, la asamblea general de la Asociación de Prensa de Madrid —esos chicos que le hacen sonrisas sentidas y forzadas— votó por aclamación una propuesta de López de la Torre, redactor de Franco, por la que se «condena con la fuerza que le otorga su carácter representativo, toda declaración o intervención pública, sea de los órganos de la administración o de un simple individuo, que en sustitución del tribunal de ética profesional emita juicios sobre el comportamiento personal en el privado de un miembro de la profesión». Puede que el Anastasio ministro de Información, responsable de las medidas que afectan a José A. Novais y al diario Le

(Pasa a la página 2.)

LA NECESIDAD DEL MOMENTO SOCIAL y la renovación de las actividades progresivas

Análisis de anteguerra aparecido en «La Revista Blanca» a fines del año 1935.

A expirar el año actual sin que se aprecie ningún rasgo del despertar popular internacional. La guerra moderna despliega su horror en las inmediaciones de Europa, ofreciendo el espectáculo del progreso aplicado a ella en cuanto tal progreso significa veinte años de mecanización, simultaneidad del utillaje de la guerra, máquinas integrales de destrucción al arbitrio de un jefe que que representa la completa precisión mecánica. Por lo que respecta a los Estados Unidos, después de diecinueve años de reclusión en California, lanza nuevamente Tom Mooney un llamamiento desesperado el día 21 de octubre, y las organizaciones proletarias del inmenso país americano no son bastante fuertes o no tiene capacidad combativa para liberar a aquella víctima de comprobados perjurios, oponiéndose a la libertad negativa sistemática, el chantage de gastos recargados para la revisión del proceso, queriéndose evitar así que salga la víctima de la tumba de su reclusión, a pesar de que se ponga de manifiesto lo que se hizo con el preso en un periodo de cerca de veinte años, y constatación de la responsabilidad de los aplazamientos en la causa, aplazamientos que suponen, en realidad, una negativa permanente a hacer justicia. Tanto va retardándose el despertar popular, que no existe. Apenas se advierte un tenue movimiento defensivo. Cualquiera que fuere el poder potencial de tal iniciativa en otras épocas, o en algunos países en la actualidad, lo cierto es que no es un factor determinante del presente.

A pesar de todo, advertimos una tenue claridad que expresa valores nuevos. Si en 1914 los Estados todos estaban dispuestos a arrojarse en el abismo de una guerra universal y embrollaron las cosas en los últimos días o en las últimas horas de la primera semana de julio hasta el punto de que la conflagración estallara fatalmente, procuran que en 1935 el incendio no se produzca y, si se produce, hacen los posibles por localizarlo y aislarlo. Todo esto lo hacen los Estados por interés propio, incluso que no es el nuestro; pero no puede afirmarse que al limitar el estrago del incendio lo hagan por presión popular, inexistente según vemos. El pueblo italiano, en la parte que sufrió el fascismo como invasión y dominación, no se opuso a la conquista africana, como tampoco se opuso el fascismo dominante y activo, pudiéndose afirmar asimismo que en ninguna zona de Europa y que en ninguna industria guerrera hallarían oposición por parte de los habitantes en general, por haber trabajado, mientras pudieron, para equipar a las tropas italianas, invasoras de África desde octubre. Es fácil afirmar que los Estados no italianos se pronuncian contra Italia por envidia o por rivalidad, queriendo mantener un dominio cada día más hábil sobre asiáticos y africanos. Nadie duda que estos dos motivos dejen de operar; pero por primera vez se echa de ver que hay soluciones colectivas distintas de la guerra y que estas soluciones empiezan a adquirir influencia en importantes núcleos. Se dirá que todavía queda la guerra económica como sucedánea de la militar, la cual por su parte, valiéndose de la aviación y de la química tóxica (1) de termina la destrucción universal.

(1) En realidad, explosiones atómicas. (N.D.L.R.)

Efectivamente; mas de no ser el hombre un doctrinario absoluto, prefiere el timbre de alarma económico a la cruel agonía propagada por la guerra química. Exceptuando a los seres que sólo ven el mundo los extremos, exceptuando a quienes no quieren apartarse del rojo o del negro y desprecian todo lo que no esté de acuerdo con su propia opinión personal, la oposición colectiva a una guerra de conquista y la afirmación que preconiza el uso de medios no estrictamente belicosos, merece la mayor atención.

Sería mejor que esta novedad de proscribir la guerra partiera de las capas populares, cosa imposible, qué razón efectiva podemos aducir para explicar semejantes realidades? Se comprende que la guerra es, además de un estrago, un mal negocio para todos. Sería absurdo que se diera la destrucción mutua de riquezas, fábricas y poblados a consecuencia del maquinismo destructor y del veneno, puesto que entonces tendrían que vivir en subterráneos como ratas todos los habitantes de un país, lo mismo ricos que pobres, dispuestos a des-

por Max NETTLAU

truirse y envenenarse mutuamente en lo sucesivo, acabando por vegetar todos en el fondo de minas y grutas, o bien en lagos subterráneos, cuya fauna pierde el color, la vista y todos los sentidos. Es preciso, pues, que antes de que se produzca semejante catástrofe se haga un alto en el camino. Este alto es el que advertimos ahora como una contención, la cual el pueblo podría hacer permanente y definitiva. No es mucho todavía y, mientras los obreros estén dispuestos a fabricar máquinas de muerte, no tenemos derecho a apuntar la menor bagatela ni podemos despreciar cualquier hecho que marque una atenuación en el camino fatal de la ruina.

El destino de los trabajadores es duro y la defensa sindical indispensable para atenuar los sufrimientos de la vida y adquirir fuerzas de salud, intelecto y educación, disposiciones éticas y de voluntad que culminan en un socialismo generoso, cuya más bella expresión se cifra para nosotros en el comunismo libertario de la vida anarquista realizada. Pero cuando se trata de elaborar un aparato defensivo (asociaciones y sindicatos), como cuando se trata de elaborar aspiraciones y capacidades intelectuales y éticas (socialismo-anarquista), el esfuerzo de concentración impondrá como toda labor nueva un cierto aislamiento (culminante incluso en la abstracción, el rigor, el puritanismo, el fanatismo, el exclusivismo) que no podía ni debía durar. Era necesario volver a la vida. Hay bellos escritos de Kropotkin como de Gustavo Landauer (por separación a la Comunidad) que discuten estas partes las que se han comparado a periodos parecidos de aislamiento explicados en la historia legendaria de las antiguas religiones como los cuarenta años de los israelitas en el desierto, etc. Estas constataciones son naturales en el fondo, puesto que todo trabajo estimable se ve precedido de un periodo de incubación, ensayos, etc., que representa una cierta retención temporal del autor. El producto, es tal vez perfecto, pero exigirá siempre acordarse con el clima que lo haga compatible con la vida real. El socialismo doctrinario estricto y los primeros sindicatos,

agrupaciones secretas y misteriosas derivadas de las conjunciones subterráneas necesitan tener otro aspecto cuando salen a la luz del día, surgiendo del ambiente selecto, practicado por hombres tal como son o eran en su aspecto general como término medio. Este acomodamiento se hizo de la manera más diversa. Con frecuencia se hizo de manera defectuosa, y los errores, desviaciones, defectos e imperfecciones de este periodo de transición, operan todavía como sustrayentes de vitalidad. Esto es lo que se ve más cada día y lo que habrá que remediar.

En los siglos XVIII y XIX, cuando el progreso intelectual científico y técnico, los actos de libertad y las revoluciones se sucedían y sabían vencer a los restos de la reacción; cuando a los enciclopedistas sigue la libertad política de América del Norte, 1789 y la Revolución francesa, después de la reacción de Napoleón, la edad del liberalismo y de la ciencia, 1830-1848, y los años comprendidos entre 1860 a 1871, de Darwin y la Internacional a la Comuna de París y años de relativa renovación de 1880 a 1895; en estos 130 años y más aún, gracias a ellos, el socialismo y la organización entraron a plena luz y se pudo desarrollar en una esfera que les fue hostil, ciertamente, pero que les facilitó tales medios de desenvolvimiento que hoy, en este desdichado siglo XX, tan mequino y adverso, se les niega de tantas maneras. Las favorables condiciones condujeron a socialistas y organizadores al ilusionismo de la conquista del Estado y del poder político mediante el parlamentarismo. Otra ilusión consistió en querer adueñarse del capitalismo arrancándole sucesivas concesiones por acción indirecta o procedimientos legislativos obreros. Así fue cómo nació el socialismo político y el reformismo sindical. El Estado y el capitalismo dejaron proseguir el avance a aquellas fuerzas hasta que llegaron a cierto límite, hasta que dieron aquellos ingeniosos socialistas: «Cuando tengamos la mitad más una de las actas parlamentarias, representaremos y seremos el Estado, votaremos un impuesto que llegue al 99 por 100 de la renta y así seremos dueños del capital». El Estado y el capitalismo les dejaron cooperar uniéndose en coalición con ellos; incluso toleraron gobiernos enteros socialistas o laboristas. Pero ya se sabe que estos socialistas gubernamentales fueron siempre impotentes, cautivos de partidos burgueses o sus menores tutelados. El fascismo puso fin a aquel poder socialista tan compartido y basado en la paleta electoral. Quedaron desgarradas las Constituciones, se inutilizaron los Parlamentos; el fascismo dictó su propia ley.

Los socialistas, que tienen verdaderas aspiraciones libertarias y las asociaciones de trabajadores verdaderamente revolucionarios, se abstuvieron de todo contacto con el Estado y el capital y también de toda transacción con ellos, aunque hizo difícil la relación entre aquellos trabajadores de aspiraciones libertarias y el resto del proletariado. Dicho lo que antecede es justo salvar la excepción de España. La asociación y el federalismo prepararon a los trabajadores durante un largo espacio de tiempo mediante la acción directa para comprender el sentido de las ideas libertarias. Había, a veces, medios y ambientes predestinados a la acción libertaria en el Jura suizo en tiempo de Bakunin, como entre la juventud italiana de la generación de Malatesta, etc. Por lo que respecta a París se neutralizaron las circunstancias favorables y las desfavorables. Añadida (Pasa a la página 2.)

El Comunismo Libertario

LOS que han estudiado a fondo la cuestión, reconocen las ventajas de comunismo libre. Ven que el trabajador pagado con dinero, aunque éste se disfrace con el nombre de bonos, en el Estado conservaría todos sus inconvenientes. Hemos oído teorías muy peregrinas en elementos destacados del sindicalismo acerca del dinero. Después de criticar a Kropotkin y otros sobre su concepto del dinero, admirándose por su notable literatura, los rechazan por anticuados. Según ellos, el dinero, siempre será necesario para el cambio. Lo que hay que quitar al dinero es su valor de unidad permanente, y que tenga un valor renovable constante, a fin de que éste no pueda ser acaparado y renazca la sociedad capitalista. No cabe duda de que los

compañeros que así piensan tienen una mentalidad burguesa.

El esplendor de la civilización burguesa les ciega, visto desde las capitales y las metrópolis. El enorme tráfico de productos que se necesita para el consumo, la gran cantidad para el transporte y la fabricación, les aturde, y no encuentran otro medio para salir del laberinto de sus ideas, que concederle al dinero, tenga el nombre que sea, y se fabrique con metales cueros o cartones, a virtud de la representación para el cambio. Este mismo valor es el que tiene hoy y tuvo siempre, y aunque éste está reducido a la unidad pesos, por ejemplo, el peso tiene un valor permanente en cuanto a su unidad, pero ésta sube y baja por determinante de la oferta y la demanda. Cien quintales de trigo valdrán tantos cuantos pesos, según la escasez o abundancia de trigo. Esto es de clavo pasado. Pero como no se trata de ofrecer trigo (oferta), ni de pedirlo (demanda), sino de producirlo para la comunidad mediante la intensificación con vistas a la superproducción, la comunidad lo que necesita son panaderos que hagan pan que consumir. El cambio con las demás comunidades de aquellas materias que no se tengan? Nada más sencillo que la relación de todos los pueblos entre sí.

Cualquiera que tenga afición al análisis de la historia, verá que los economistas comienzan siempre su arquitectura económica por la producción. En revistas que se llaman eclécticas, pero que no pueden ocultar una tendencia política preferida, aunque en sus columnas colaboren anarquistas, salían trabajos sobre economía con prolijidad de cifras sobre la producción del mundo y lo que correspondía a cada ciudadano de repartirse más equitativamente. Quedábamos asombrados al ver su erudición, hija de un gran esfuerzo de consulta de revistas particulares

y estadísticas oficiales. Estos escritores, hechos a fuerza de constancia y desvelos, salidos del campo y del taller, que leyeron sin provecho a nuestros clásicos, y que puede decirse oficial de factotum en esas revistas confusionalistas, no comprenden que operan con los datos que ofrece la economía capitalista, datos que llevan en sí la verdad que conviene al sistema y al Estado, que no es toda la verdad, toda vez que el mayor factor que hoy priva es la ocultación.

Nosotros, al revés de todos los comunistas, se llamen Adam Smith, Ricardos, Marx, etc., estudiamos al hombre antes que en su capacidad productiva en la necesidad que le lleva a consumir y ésta a la producción. Seguimos un orden completamente inverso, para poder ponernos a tono con la fisiología humana. Y procedemos así, porque si por la necesidad el hombre se vio impulsado a la caza primero, a la pesca después, y luego al pastoreo, y más tarde a la agricultura, etc., consecuentes con la evolución, tenemos que pensar en las necesidades para cimentar una economía nacional. Visto así el problema, no decimos: el Gobierno o Comité del Estado, o Confederación de municipios, con los informes de los Comités regionales a la vista, informados éstos de sus Municipios, procederá a la regulación de la producción nacional —premisa sentada en el panorama sindicalista en abstracto.

Partiendo del municipio, que hará porque sus necesidades se cubran en su mayor parte por productos producidos por él, en relación con todos los municipios, valiéndose de libre mercado y del libre cambio, el consumidor quedará satisfecho, dado a que la producción habrá sido calculada eficientemente por acuerdo de las asambleas generales de la federación. (Pasa a la página 3.)



A la Delegación exterior de la F.I.J.L.

A las ramas hermanas del Movimiento Libertario Español

A las Organizaciones anarquistas del mundo

A los grupos e individualidades libertarias

A las organizaciones afines

A la prensa libertaria

Estimados compañeros:

Os dirigimos la presente en petición expresa de vuestra atención y de vuestra ayuda para la realización de una campaña internacional de respaldo a lo que es hoy, por deber moral y por interés táctico, el objetivo inmediato de la militancia juvenil libertaria: la liberación de todos los presos políticos en España y Portugal.

La Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, consciente del momento político-social que vivimos en el interior de la Península, presionada moralmente por el compromiso que tenemos con nuestros propios compañeros presos, condenados a monstruosas penas, y con todos los demás antifascistas recluidos en las mazmorras de las cárceles ibéricas, ha considerado necesario y urgente iniciar una vasta campaña de propaganda en vista a movilizar la Opinión Pública de nuestros pueblos e internacional, para exigir la libertad para los presos políticos en España y Portugal.

Conscientes del momento histórico que está atravesando las dos dictaduras ibéricas, que las ha obligado a iniciar una serie de reformas de «fachadas» para aparentar ante el mundo que se «diberalizan y democratizan»; convencidos, además, de que las simples demandas populares concretadas en las peticiones de «libertad sindical» y «derecho de huelga», deben ser completadas con una exigencia más concreta, más justa y más urgente, como es la exigencia de la libertad para los presos políticos; que sería la última medida que podría poner a prueba, efectivamente, la mascarada libertarizante y las declaradas «buenas intenciones» de esos dos regímenes, reclamamos vuestra atención y concurso, en tanto que libertarios y antifascistas, para que nos ayudéis a que esta campaña, iniciada ya en el interior, alcance lo más pronto posible un volumen internacional capaz de sensibilizar a la opinión pública en torno a la dramática situación de los presos políticos en España y Portugal, hasta llegar a poner en evidencia las maniobras de «buena conducta» de las dictaduras ibéricas y obligarlas a que den paso a la libertad de todos los antifascistas detenidos en la península o movilizar frente a ellas a todos los amantes de la libertad en el mundo.

No dudando de vuestro interés, de vuestra voluntad de hacer algo positivo por todos los antifascistas detenidos en España y Portugal, os dirigimos este apremiante llamamiento para que, de acuerdo con vuestras y vuestras posibilidades, os aprestéis a secundar esta campaña que es, para todos los que estamos en libertad, un imperativo ético y un compromiso ineludable.

Vuestros y de la causa de la libertad.

Por la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, EL COMITÉ PENINSULAR.

España, 1.º de julio de 1965.



La desalmada «alma de España».

UMBRAL

SUMARIO:

Victor García: EL VATICANO, LA INMENSUA FORTUNA.
Lázaro Flury: NUEVA VISION DEL FOLKLORE.
A. H. T.: LOS INSECTOS, ETERNOS ENEMIGOS DEL HOMBRE.
Dr. René Mariano Aguirre: EL MISTERIO DEL ENFERMAR CONTEMPORANEO.
C. L. Sulzberger: LA ESCLAVITUD DEL APETITO.
José Viadri: ADALIDES DE LA LIBERTAD. VALENTIN ALMIRALL.
Costa Iscar: COMENTARIO A «CLOCHEMERLE».
Mario Zaragoza: COLORES Y FORMAS.
Juan Ferrer: PARTICIPACION DE UN PUEBLO EN LA REVOLUCION DE JULIO.
Mastieno: HERALDOS Y FORJADORES. Galdos en el RUEO IBERICO.
Luis Alfredo López Méndez: LOS ARTISTAS Y SU DESTINO.
J. Guiraud: «CUATRO MUJERES Y UN SOL», de J. P. Cerdá.
J. Zigla: ARGELINA. BARCAROLA (poesías).
Eulogio Muñoz Navarrete: ELEGIA DEL DESIERTO. EL CRIMEN (poesías).
Noemí Paz: REQUIEM PARA EL CABALLO DE HIROSHIMA. CANTO A MI CUERPO (poesías).
Enrique Zevallos Antezana: SENTIMIENTO DE MADRE.
Han Ryner (traducción original de Costa Iscar): HASTA EL ALMA (drama publicado entero en este número).
Max Frankel: EL BLOQUE SOVIETICO DE LA DECADA ACTUAL.
J. Coll de Gussem: Comentario a «EL SINDICALISME A BARCELONA (período 1916-1923).
Carmen Español: ESTAMPA BARCELONESA. EL MERCADO DE LAS FLORES.
Noticario, Libros, Dibujos originales de Mario y otras valiosas ilustraciones.
Precio de este número excepcional: 2 francos.